

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

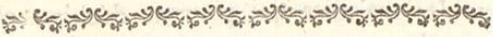
**La Philosophie De L'Histoire**

**Bazin**

**Genève, 1765**

Chapitre II. Des Differentes Races D'Hommes.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-71**

  
 CHAPITRE II.

DES DIFFERENTES  
RACES D'HOMMES.

Ce qui est plus intéressant pour nous, c'est la différence sensible des espèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Negres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, soient des races entièrement différentes.

Il n'y a point de voyageur instruit qui en passant par Leide, n'ait vu la partie du *reticulum mucosum* d'un Negre disséqué par le célèbre Ruysch. Tout le reste de cette membrane est dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane est noire, & c'est elle qui communique aux Negres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que

8 DES DIFFERENTES

dans les maladies qui peuvent déchirer ce tissu, & permettre à la graisse échappée de ses cellules de faire des taches blanches sous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs levres toujours grosses, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mesure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres especes d'hommes des différences prodigieuses; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'est que des negres & des negresses transportés dans les pays les plus froids, y produisent toujours des animaux de leur espece, & que les mulâtres ne sont qu'une race batarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire, comme les ânes spécifiquement différens des chevaux produisent des mulets par l'accouplement avec des cavales.

Les Albinos sont à la vérité une nation très-petite & très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faiblesse ne leur permet gueres de s'écarter des cavernes où ils

demeurent ; cependant les negres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curiosité. J'en ai vu deux, & mille Européans en ont vu. Prétendre que ce sont des negres nains, dont une espece de lepre a blanchi la peau, c'est comme si on disoit que les noirs eux-mêmes font des blancs que la lepre a noircis. Un Albino ne ressemble pas plus à un negre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Espagnol. Leur blancheur n'est pas la nôtre, rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun, c'est une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie ; leurs cheveux, leurs sourcils sont de la plus belle & de la plus douce soie ; leurs yeux ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils ressemblent aux Lapons par la taille, à aucune nation par la tête, puisqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles, & ils n'ont d'homme que la stature du corps, avec la faculté de la parole & de la pensée dans un degré très-éloigné du notre.



Le tablier que la nature a donné aux Cafres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril à la moitié des cuiffes, le teton noir des femmes Samoyedes, la barbe des hommes de notre continent, & le menton toujours imberbe des Américains, font des différences fi marquées, qu'il n'est gueres possible d'imaginer que les uns & les autres ne foient pas des races différentes.

Au reste, fi l'on demande d'où font venus les Américains, il faut auffi demander d'où font venus les habitans des Terres Australes, & on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvege en a planté auffi en Amérique & sous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Plusieurs favans ont foupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchans de l'homme, ont péri; les Albinos font en fi petit nombre, fi faibles, & fi maltraités par les negres, qu'il est à craindre que cette efpece ne fubfifte pas encore longtems.

Il est parlé de fatires dans presque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur existence soit impossible ; on étouffe encore en Calabre quelques monstres mis au monde par des femmes. Il n'est pas improbable que dans les pays chauds, des singes ayent subjugué des filles. Hérodote au livre II, dit, que dans son voyage en Égypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la Province de Mendès ; & il appelle toute l'Égypte en témoignage. Il est défendu dans le Lévitique au chap. 17 de commettre des abominations avec les boucs & avec les chevres. Il faut donc que ces accouplemens ayent été communs, & jusqu'à ce qu'on soit mieux éclairci, il est à préférer que des especes monstrueuses ont pu naître de ces amours abominables ; mais si elles ont existé, elles n'ont pu influer sur le genre humain, & semblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, ( si vous faites abstraction de cette li-

gne de descendans d'Adam consacrée par les livres Juifs,) il est vraisemblable que toutes les races humaines ont jouï d'une vie à peu près aussi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toujours eu la même durée.

Mais il faut observer que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robustes & plus laborieux dans la simplicité d'un état champêtre pour lequel ils sont nés, ils ont du jouïr d'une santé plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la mollesse, ou dans les travaux mal sains des grandes villes; c'est-à-dire que si dans Constantinople, Paris & Londres, un homme sur vingt mille arrive à cent années, il est probable que vingt hommes sur vingt mille atteignaient autrefois cet âge. C'est ce qu'on vit dans plusieurs endroits de l'Amérique où le genre humain s'était conservé dans l'état de pure nature.

La peste, la petite vérole que les caravanes Arabes communiquèrent avec le tems aux peuples de l'Asie & de l'Europe, furent long-tems inconnues. Ainsi le genre humain en Asie, & dans les beaux climats de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plusieurs blessures ne se guérissaient pas à la vérité comme aujourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peste, compensait tous les dangers attachés à notre nature; de sorte qu'à tout prendre il est à croire que le genre humain dans les climats favorables, jouissait autrefois d'une vie beaucoup plus saine & plus heureuse que depuis l'établissement des grands empires.

